

# L'AMI DU FOYER

*Journal des Familles Chretiennes*

2e Année - - - No. 2  
10 Septembre 1906

Saint-Boniface, Manitoba

Prix d'Abonnement :  
50 cents par An

PAAP  
BY  
2350  
ALAY  
Alfred Adam  
about 06  
L'ANNONCIATION, QUE  
Co. de Labelle

## UN HOMME DE CARACTERE

M. LE CURÉ avait bien remarqué au catéchisme cette tête blonde d'enfant sérieux, attentif à la leçon comme à la prière.

Il s'était dit : " il faudrait pousser cet enfant aux études : il est bien doué, il réussira." Et après la Première Communion, il avait découvert à l'enfant son dessein sur lui.

—Aimerais-tu, mon enfant, à faire des études ?

—Oui, monsieur le curé, je serais très heureux d'aller au collège.

—Tu aimes bien le bon Dieu, tu serais content de devenir prêtre, de monter à l'autel, d'instruire les enfants, de prêcher la parole de Dieu ? Tu diras ce soir à tes parents que je suis prêt à t'envoyer au collège s'ils y consentent.

C'était une grosse nouvelle pour l'enfant comme pour les parents. Ils acceptaient avec reconnaissance la proposition de M. le Curé, et lui... en enfant réfléchi qu'il était, en allant porter la réponse de ses parents, le lendemain matin, il pensait :—faire des études, devenir savant, oui, c'est bien ce que je désire, mais M. le Curé voudrait faire de moi un prêtre et

si je lui dis : non, M. le Curé, ce n'est pas pour faire un prêtre que je voudrais aller au collège... je perds la chance de faire des études, je ne peux pas mentir pourtant. En voyant arriver son petit paroissien,

qui avait l'air un peu soucieux, M. le Curé se hâta de lui demander :

—Tu as parlé à tes parents et qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

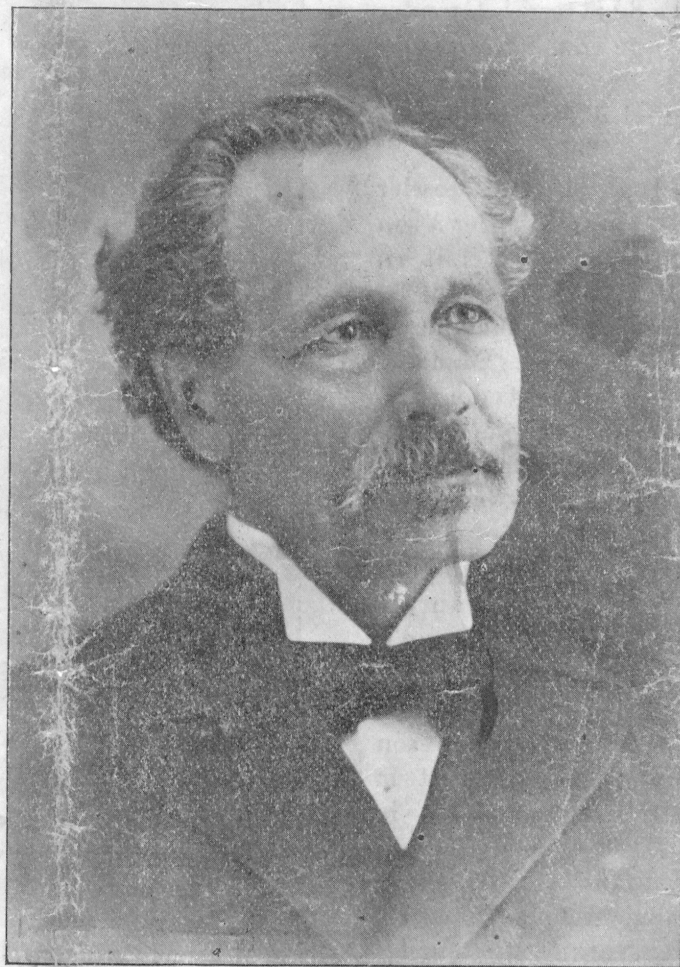
—M. le Curé, mes parents vous sont reconnaissants de ce que vous voulez faire pour moi, mais je ne crois pas que je ferai jamais un prêtre.

L'enfant de douze ans pensait bien que cette franche réponse allait briser le rêve déjà caressé de faire des études, de devenir savant.

M. le Curé fut en un peu interloqué par cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas pendant, au moment tant de réflexion de son petit paroissien.

—Tu as dit à tes parents que tu n'iras pas au collège pendant tes vacances ?

Il fit un signe négatif de la tête, et dit :—Non, monsieur le curé, je ne suis pas avocat, mais je suis prêtre.



L'HON. JOSEPH DUBUC,  
Juge-en-chef, Administrateur du Manitoba.

Cour supérieure. Il n'a cessé de vouloir faire de moi un prêtre et le sociale, et aujourd'hui si Po



devant cet homme, c'est moins à cause de ses hautes fonctions que pour rendre hommage à l'homme de caractère, l'homme fort qui n'a jamais hésité devant le devoir, jamais tergiversé, suivi la voie droite de la conscience, sans crainte et sans hésitation.

Il est aujourd'hui juge-en-chef et Administrateur de la Province du Manitoba.

### LES LEGENDES DU PEUPLE CANADIEN A L'OMBRE DE LA CROIX.

LA GUERRE AVEC LES IROQUIOIS  
(Suite.)

NOS ancêtres, et je dirai, surtout nos grand'mères étaient des héroïnes de dévouement et le nom de chacune d'elles devrait être écrite en lettres d'or dans les annales de l'histoire. Mais consolons-nous; elles ont mieux que cela: leur nom est inscrit dans le *Livre de Vie*, à la tête d'une colonne où sont venus s'ajouter déjà des centaines de noms d'enfants et de petits enfants. Pauvres reines de la terre! Grandes fainéantes du grand monde! que vous faites pitié à côté de nos grand'mères!!!

Rappelons le combat que l'une d'elles a soutenu contre une bande d'Iroquois.

Madame Antoine Primeau, née Martine Messier sortit du fort de Montréal pour aller travailler à son jardin éloigné de quelques cents pieds. C'était en 1652.

Pendant la nuit une bande d'Iroquois étaient venus se cacher dans les blés environnants. Madame Primeau était à cueillir des petits pois verts dont elle voulait regaler le Major Lambert remplaçant de Monsieur de Maisonneuve pendant son absence, quand tout-à-coup, trois iroquois fondent sur elle. Notre grand-mère Martine Messier échappe un cri perçant qui fut entendu du Fort. Un des iroquois assène un coup avec le plat de sa hache sur la tête. S'il ne frappa pas avec le taillant c'est qu'il voulait voir sa belle chevelure intacte pour la porter à sa ceinture. Martine Messier tombe et le sauvage lâche sa hache pour saisir son arme.

Martine revenue aussitôt à elle, saisit la hache et à frapper à droite et à gauche à la tête des iroquois. Elle reçut sept coups de hache. Les iroquois ne purent la saisir avant qu'elle ne fût morte. Au moment où les colons accoururent le feu de leurs arquebuses sur les iroquois se sauvèrent, deux étaient morts.

Madame Primeau, notre héroïne qui revint à la vie et digne d'admiration se maria avec le Major Lambert en reprenant connaissance. Sa tête soutenue par le bras

d'un homme. Prenant celui-ci pour un iroquois, elle s'écrie: Parmenda! (par madame) c'est trop fort et elle lui lance un soufflet en pleine figure croyant que cet homme voulait la baiser.

Elle guérit de ses blessures et porta jusqu'à sa mort le nom de *Parmenda* dont l'avait anoblie la colonie à cause du bel exemple de modestie qu'elle avait donné à un moment où la moindre complaisance pouvait lui sauver la vie.

Chère Grand'Mère *Parmenda*, du haut du ciel où vous êtes, priez le Dieu des Vierges d'accorder à vos nombreux descendants de la Province de Québec la vertu qui a brillé en vous d'un si grand éclat. Notons en passant qu'un grand nombre des descen-



R. P. JOACHIM ALLARD, O. M. I.

dants de Madame Primeau ont été appelés soit au Sacerdoce soit à la vie religieuse. Parmi lesquels on remarque dans la liste des prêtres les Duranseau, Benoit, Lemire, Legault, L'garé, Maillet, Picard, Mallet, Laberge, Gagné, Caron, Duquet, Paré, Deguire, Messier, Primeau. Dorais, Allard dont cinq frères. De plus nos Illustres Seigneurs Monseigneur M. Emard et Monseigneur L. A. P. Langevin, archevêque de Saint-Noniface.—Dieu se souvient. Ne l'oublions pas: ce sont de telles mères qui ont fondé le Canada et c'est la Sainte Religion Catholique qui a formé de telles mères.



## LE MASSACRE DE L'ISLE AUX OIES

C'était en 1655. Les Iroquois se promenaient en maîtres dans les forêts qui bordaient le fleuve St-Laurent depuis Lachine jusqu'au Saguenay. Dans ce temps là nos ancêtres passaient la nuit dans les Forts et le jour ils travaillaient au champ, le fusil à l'épaule.

Un de nos grand'pères Jean Moyen était établi dans l'isle aux Oies, voisine de l'isle aux Grues, à douze lieues en bas de Québec. "Du moins ici les Iroquois ne viendront point nous trouver," se disait Monsieur Jean Moyen qui fit faire des travaux considérables sur cet isle où vivait aussi un Monsieur Macart. Mais les Iroquois humiliés d'avoir été repoussés avec perte à Montréal et à Trois-Rivières, voulurent se venger sur les colons isolés. Ces rusés Iroquois choisirent le jour de la Fête-Dieu, sachant que ce jour là tous les hommes forts et vigoureux se rendaient de toutes les parties de la colonie à Québec où la fête était célébrée avec une grande solennité. Tous les hommes de M. Moyen étaient parties avec la marée montante pour se rendre à force de rames à la procession.

Les iroquois viennent se cacher la nuit précédente dans les grands foins qui couvrent cet isle, et il attendent le moment favorable à leur sinistre dessein. Ils virent les engagés partir. Comme des serpents, ces iroquois glissent à travers les champs, s'approchent de la maison, entendent M. Moyen qui lisait à haute voix les prières de la messe à sa femme et à ses enfants, rampent au bas de chaque fenêtre et près des deux portes de la maison. Tout-à-coup un cri strident perce l'air: deux secondes plus tard M. Moyen, sa femme et ses deux filles Eliabeth et Marie sont aux mains des barbares. Pendant que l'un d'eux enfonce son couteau dans la poitrine de Monsieur Moyen un autre lui crève les yeux pour l'empêcher de se défendre pendant qu'un troisième de sa hache lui coupait les bras. Ils ne le frappèrent point sur la tête pour ne point le priver du sentiment de la douleur. Chaque guerrier iroquois, selon la coutume lui fit une blessure; l'un lui coupa le nez, l'autre une oreille; un troisième l'entendant prier, lui coupa les lèvres et lui brisa les dents pendant que le chef se réservant la meilleure partie, lui arrachait la langue pour la faire rôtir au feu de la cheminée et la manger devant les yeux de son épouse et de ces filles en disant: elle est bonne, la langue de ton homme. Quand M. Moyen s'affaissa sur le plancher pour rendre sa belle âme à Dieu, toutes les parties charnues de son corps étaient déjà dans la poêle à frire.

Puis vint le tour de Madame Moyen à qui on avait lié les bras et qu'on avait forcé d'être témoin

du martyre de son mari. Elle se tenait debout, silencieuse — les grandes douleurs sont muettes — les yeux fixés sur le crucifix d'ivoire seul héritage que sa mère lui avait laissé quand elle avait quitté son pays natal, sa chère France. Ses deux petites filles qu'on n'avait pas encore molestées, se tenaient cramponnées à ses habits, tremblant de tous leurs membres et ne pouvant trouver pour soulager leur douleur d'autres mots que cette courte mais sublime exclamation; Maman! Maman! Maman! Maman!

Lorsque les Sauvages séparèrent violemment ses deux filles de leur mère, celle-ci leur fit signe de les tuer avant elle car elle craignait pour ces deux jeunes épouses du Christ quelque chose de pis que la mort: l'une avait huit ans et l'autre douze. Les deux enfants s'arrachant des bras de ces assassins, vinrent se jeter au cou de leur mère, en criant Maman! Maman! Un tressaillement nerveux fit frissonner tout le corps de cette mère, deux larmes brûlantes tracèrent un sillon sur ses joues décolorées. Elle donna un dernier baiser à ses deux autres "elle-même" en disant: Jésus, pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à mes bourreaux. Nous vous aimons Jésus et voulons vous aimer pendant toute l'éternité.

Les sauvages lui firent comprendre qu'il ne fallait pas tuer ses enfants. Ah! répondit-elle; voici mon corps, tranchez-le et brûlez-moi vive si vous voulez, mais je garde mon âme que vous ne saurez me ravir et veux garder celle de mes enfants, puis d'un ton suppliant, elle ajouta: faites-nous la grâce de nous brûler toutes trois ensemble, puis ses yeux se fixèrent sur son grand crucifix d'ivoire. Les barbares commencèrent à danser autour d'elle, plongeant leurs couteaux dans ses chairs vives, brûlant ses yeux, lui arrachant l'un après l'autre les bras, mais *Stabat*, comme sa modèle comme la Mère des douleurs au pied de la Croix de son divin Fils, elle était debout, silencieuse, son cœur d'épouse et de mère est tellement noyé dans un océan de douleur que son corps paraissait insensible aux tortures qu'on lui infligeait. Enfin un de ses bourreaux l'assomma d'un coup de massue. Puis on se hâta d'enlever la chevelure à nos sublimes martyrs et deux sauvages prenant chacun une des enfants sur son épaule, toute la bande se dirigea vers les canots cachés dans les joncs et alla se réfugier dans les forêts ténébreuses des Caps.

Nos lecteurs, je n'en doute pas, ont souffert en lisant ce récit et plusieurs fois ont dit, quels hommes cruels que ces Iroquois! Quels monstres altérés de sang! C'est vrai, amis lecteurs, mais rappelons-nous bien que nos ancêtres les Goths de même que les anciens Romains, et tous les peuples séparés du



vrai Dieu étaient aussi cruels. Nous serions comme eux si nous n'avions pas connu et aimé Notre Seigneur Jésus-Christ qui est venu apprendre aux hommes, de s'aimer les uns les autres.

Remercions-le de nous avoir faits chrétiens et prenons garde à ceux qui veulent enlever son image de nos maisons, de nos écoles de nos chemins publics. Méfions-nous de ceux qui veulent enlever à Jésus qui vit toujours dans l'église et est représenté par "ceux qu'il a envoyés comme Son Père là envoyé lui-même" le contrôle de nos écoles, car nous retournerions bien vite à la barbarie, les Canadiens-Français seront catholiques ou deviendront des barbares. Rappelons-nous ce qui s'est passé à la révolution française. Voyons ce qui se passe encore aujourd'hui.

Après cette salutaire réflexion qui trouvait naturellement sa place ici, revenons à nos iroquois, payens, qui emmènent avec eux nos chères petites compatriotes qu'ils placèrent sous un arbre de la forêt, leur donnant pour toute couverture quelques branches de sapin. Elles sont là ces petites, à demi morte de douleur, tremblant de peur, étouffées par les sanglots; leurs pieds déchirés par les ronces, leurs petites mains enlacées les unes dans les autres, se regardant avec un regard d'ardente supplication, au moindre bruit se pressant l'une sur l'autre dans l'espoir d'un mutuel secours, et l'âme navrée par l'image des cadavres ensanglantés de leur père et de leur mère. La plus petite, Marie, ne pouvant plus se contenir, s'écria au milieu du silence de la nuit; Maman! Maman! et cachant sa tête sous celle de sa sœur aînée, ses yeux versèrent un torrent de larmes qui brûlaient le sol, pendant que sa sœur la comblait de caresses et tâchaient de la consoler par ces paroles: Ne pleure pas demain matin nous serons avec Maman pour toujours, toujours.

A la pointe du jour, les Sauvages partirent pour aller à travers le bois reprendre leurs canots qu'ils avaient cachés dans les broussailles d'un marécage réputé inaccessible. Le chef saisit la petite Marie par un bras, la jeta sur son dos et par une corde passée audessus des bras de cette petite martyr il la fixa à ses propres épaules. Elisabeth eut ordre de marcher. Lorsque le chemin était difficile, que des arbres renversés se croisaient dans le sentier, un sauvage lui tenait la main pour l'aider. Arrivés à la rivière Montmorency, les barbares sans ralentir leur course, sans hésiter un moment, se jetèrent à la nage, malgré la rapidité du courant. au lieu de la traverser immédiatement ils s'abandonnèrent au fil de l'eau, on eut dit autant de requins dont la tête émergeait de l'eau, évitant les rochers et les remous. L'imagination la plus vive ne peut se faire

une idée de la frayeur qui s'empara de Marie et d'Elisabeth, quand elles se virent malgré leurs cris plongées dans l'eau bouillonnante de la rivière à la remorque d'un nageur. Mais voici qu'au tournant de la rivière où le passage était étroit et l'eau rapide, à l'endroit précis où ils devaient profiter du courant pour se rendre à terre, car on entendait non loin de là les grondements sinistres d'une chute qui appelait ses victimes, un arbre encore fixé au sol par quelques unes de ses branches, était penché sur la rivière et barrait le passage.

Le chef voulant à tout prix sauver Marie, sur la rançon de la quelle il comptait pour obtenir la liberté de son fils unique alors prisonnier à Montréal, pousse un cri d'avertissement et plonge quelques pieds sous l'eau: une branche de l'arbre s'interpose entre lui et Marie, la corde casse et voilà Marie à la merci des flots où elle s'enfonce pendant que les autres nageurs font le plongeon sous l'arbre et que deux d'entre eux aident celui qui avait charge d'Elisabeth à passer sûrement sous l'arbre. Le chef plonge aussitôt pour repêcher Marie, mais un vent violent avait rendu l'eau trouble, il revint à la surface pour apercevoir la tête de Marie qui apparait un instant et s'enfonce de nouveau. Formez la chaîne, dit-il, puis il disparaît sous l'eau pour revenir avec Marie au bras. Admirons ici le sang froid des sauvages. Pas un ne se trouble et sans se éconcerter, chacun guidé par une espèce d'instinct particulier à cette race, sait ce qu'il a à faire dans le moment actuel où une seconde de retard peut perdre leur chef et notre chère Marie, car la chute qui ne rend jamais ses victimes est à quelques pas et, le courant est trop fort pour permettre au chef de le surmonter avec son poids. Que faire? Un des nageurs va se cramponner à un des rochers du rivage, et présente une de ses mains à un deuxième qui la saisit, un troisième vient se mettre à la suite et allonger cette chaîne de muscles jusqu'à ce qu'elle atteigne le chef. Poussée par le courant cette chaîne retenue au rocher par sa base décrit un demi-cercle et jette tous les nageurs sur le rivage.

La pauvre petite est morte dit l'un deux; pas du tout, répondit le chef, le cœur bat encore, elle est à nous. En effet quelques minutes plus tard Marie respirait tranquillement comme plongé dans un sommeil léthargique. Les sauvages courent au remou voisin prendre du poison pour leur repas. Ils étaient à manger, quand la petite Marie ouvrant de grands yeux, s'écria en pleurant: Maman! Maman! en étendant les bras pour rencontrer ceux de sa sœur Elisabeth qui agitait, pour écarter les moustiques une branche de sapin audessus de la tête du seul "amour" qui lui restait sur la terre! ta nou-



velle mère, dit-elle à Marie en déposant un baiser sur son front pâle, s'appelle maintenant ta sœur.

Le chef Sauvage ne les perdait pas des yeux. Elisabeth, s'était blessé un pied mais pas une plainte ne sortait de sa bouche. Elle ne put manger le poisson qu'on lui offrit.

Par ordre du chef deux espèces de chaise à porteur sont construites en cinq minutes. Il s'agissait de couper deux gaules de dix pieds de long, de les fixer à un pied et demi de distance par des traverses, d'y croiser des cordes de l'une à l'autre, d'y jeter des sapin en forme de matelas et d'y installer la malade. Deux hommes placèrent chaque bout des gaules sur leurs épaules et trottinèrent avec leur fardeau à travers la forêt. C'est ainsi que les Iroquois portaient leurs blessés et leurs morts qu'il ne voulaient jamais laisser entre les mains des vainqueurs.

Elisabeth et Marie furent portées ainsi jusqu'à l'endroit du fleuve St-Laurent d'où ils se rendirent par la rivière Richelieu dans leur bourgade pour y passer l'hiver.

Elisabeth et Marie furent sous la protection du chef et l'on ne leur fit aucun mal, mais ce qu'elle ont eu à souffrir du froid, de la malpropreté, de la faim, de la malice des jeunes sauvagesses, est chose plus facile à concevoir qu'à exprimer.

Au printemps suivant les Iroquois vinrent encore attaquer Montréal, mais sans succès. Il demandèrent alors l'échange des prisonniers, Monsieur de Maisonneuve leur répondit que s'ils amenaient tous les captifs français qui étaient en leur possession, il livrerait les prisonniers iroquois parmi les quels étaient deux grands chefs et le fils du capitaine de la bande qui avait massacré M. Moyen et sa femme.

Les Iroquois retournèrent dans leurs pays et revinrent après quelques semaines avec tous leurs prisonniers français au nombre des quels étaient Elisabeth et Marie Moyen, Messieurs Michel Messier, Gilles et le Trottier brave Laperle pour le repos de l'âme du quel on avait déjà prié était du nombre des libérés et de plus les deux demoiselles Macart. Mademoiselle Mance reçut à l'Hotel Dieu les quatre orphelines. Marie Moyen resta douze ans avec elle, puis semaria à Monsieur Duguay, sieur de Boisbriant dont les descendants sont si nombreux en Canada. Elisabeth épousa le fameux Major Lambert (Closse) dont la bravoure sauva plusieurs fois la colonie. Ses descendants se comptent par milliers. Ces deux familles ont fourni à l'Eglise de Dieu beaucoup de prêtres et de religieuses: le sang des martyrs est une semence chrétienne.

Z. LACASSE, O. M. I.



UN CANADIEN DU LAC SAINT-JEAN, MARQUIS  
PENDANT UN AN

RÉCIT D'UN TOURISTE AMÉRICAIN.

I

(Suite)

LES vagues lisses se précipitaient, se bousculaient comme une foule compacte et houleuse de dos serrés les uns contre les autres. On aurait dit une charge de combat. La rivière se gonflait et se soulevait dans des mouvements de colère vifs et saccadés. Une minute le tourbillon apparaissait; la minute d'après il était évanoui. Toutes les choses que les deux hommes fixaient roulaient en bas dans leur bondissement de folie... et en bas, c'était un enfer.

Pendant un instant, Jean maintint immobile le canot qui tremblait dans le courant violent, attendant que le tourbillon se reformât... Cinq secondes, dix secondes...

—Maintenant! cria-t-il.

Le bateau s'engagea obliquement dans le torrent, maintenu dans la direction par de vigoureux et rapides coups de rames. Il semblait bondir de lame en lame. Tout allait bien. Le bord du tourbillon était tout proche. Mais alors arriva sur le canot—slap—la crête d'une énorme vague. Involontairement, Alden se blottit pour éviter l'avalanche d'eau froide et manqua son coup d'aviron. Un remous attrapa l'avant du canot et le poussa de côté. Le tourbillon se retirait dissous. La rivière tout entière se rua sur le canot et l'emporta comme une feuille...

Qui donc prétend qu'en des moments comme celui-ci la pensée demeure prompte et lucide? Qui donc dit que toute la vie d'un homme passe alors devant lui dans un torrent de lumière? Mais c'est un torrent de ténèbres dans lequel il s'engloutit! L'esprit est obscurci, paralysé. "Quel imbécile... Adieu... Si..." Les voilà, les mots qu'on peut dire! Et si le terrible moment se prolonge, on répète les mêmes mots, encore et encore, les mots assourdis, égarés, impuissants. Et puis?... Les vagues, leur dar bercement, le bateau qui plonge..., le mugissement de la chute, le bateau retourné brusquement, et l'eau, l'eau glacée, l'eau qui aveugle, l'eau qui étouffe... Ah! Dieu!...

Quelques instants plus tard, Jean nageait vers la rive. Instinctivement, il se dirigea, en suivant le courant et en le coupant en biais, vers une pointe de rochers. Son pied touche enfin un fond solide. Il se redresse et regarde derrière lui. Le canot passait, balayé, le fond en l'air, avec Alden pris dessous.



De nouveau, Jean se plongea dans le torrent, nageant encore avec le courant, mais cette fois en s'éloignant de la rive. Il rattrapa le canot, abattit le bras sur la poupe. Puis il prit un point d'appui sur le petit banc, et essaya de retourner la barque. Trop lourde ! Alors, cherchant à tâtons par dessous, il saisit Alden par l'épaule et lui mit la tête hors de l'eau. Sans le canot, ils étaient sûrs d'aller au fond tous les deux.

— Appuyez-vous ferme, dit Jean haletant. Mettez le bras sur le canot.

Alden, à demi hébété, lui obéit. Le courant portait la petite barque bondissante, leur appui si mouvant, vers un autre rocher, un rocher de l'île cette fois. Juste en dessous, il y avait un petit remous qui tourbillonnait.

— Voilà le moment, cria Jean. Il se dénoue. Lâchez tout et nagez vers la terre !

Ils atteignirent les roches noires glissantes. Peu à peu ils sortirent de l'eau en chancelant, ils en avaient d'abord jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au genou, puis jusqu'à la cheville. Plusieurs fois ils tombèrent et se relevèrent péniblement. Enfin ils se traînèrent jusqu'à un tapis de mousse chaude.

La première chose qu'Alden remarqua, ce fut une ligne de petites taches rouges brillantes sur l'aile d'un petit oiseau, un *récollet*, qui voletait silencieusement parmi les branches d'un arbre, au-dessus de lui. Il resta immobile à le contempler, s'étonnant de n'avoir jamais remarqué ces points lumineux sur le petit oiseau brun. Ensuite il se demanda pourquoi il avait les jambes si endolories. Et alors il vit Jean, ruisselant d'eau, assis sur une pierre, qui regardait bondir la rivière au-dessous d'eux.

Avec beaucoup de peine, Alden se leva et alla vers lui. Et il mit la main sur l'épaule de l'homme.

— Jean, vous m'avez sauvé la vie. Je vous remercie, marquis.

— M'sieu, dit Jean en se levant vivement, je vous en prie, ne faites pas attention à cela. Ce n'est rien. Nous nous sommes fait raser d'un peu près, mais... la veine ! Et après tout, vous aviez raison, nous sommes bien arrivés dans l'île. Seulement, à présent je me demande comment nous en sortirons ?

## II

Ils en sortirent, bien entendu, mais seulement le lendemain. Au pied de l'île, à deux milles plus bas, il y a un endroit où la rivière est plus calme, et par où un bateau peut aborder. François, inquiet de ne pas voir revenir les autres dans la soirée, s'était rendu à Saint-Joseph d'Alma, où il avait pris un bateau pour remonter la rivière à la recherche de leurs corps. Il les trouva bien vivants et très

affamés. Mais tout ceci n'a rien à faire avec notre histoire.

Qu'importe également comment Alden employa la fin de son été dans "les bois", quelles pêches il fit et quel motif le poussa à laisser cinq cents dollars à Jean quand il partit ?

Tout cela c'est du remplissage : laissons-le de côté. Ce qui nous intéresse, c'est l'emploi que Jean fit de sa richesse : un vêtement complet, un poêle neuf, une batterie de cuisine pour la cabane de troncs d'arbres en face de la *Grosse Ile*. Puis il fit un tour à Québec, joua un peu au *bluff américain*, dans la chambre sur la cour, à l'hôtel du Nord, et vit la fin de son argent.

En ces circonstances fâcheuses, Jean prit vis-à-vis de lui-même ce qu'il appelait des façons de marquis : il surporta le lendemain son mal de tête comme une chose toute naturelle, et la platitude de sa bourse comme un tour de la fortune. Il savait fort bien que, dans la noblesse, ces choses-là arrivent fréquemment, et qu'on ne s'en plaint pas. On va de l'avant, sans s'inquiéter de cette "bagatelle".

Le semaine n'était pas écoulée que Jean était déjà en route pour rejoindre comme cuisinier une équipe de trente hommes qui allaient abattre des arbres pour le bois de construction près de la rivière de Saint-Maurice.

La position de cuisinier au camp est très particulière : le cuisinier est tout à la fois le domestique et le chef des autres. Ce n'est pas la place d'un homme faible. Mais un homme qui a les épaules solides et le poing leste peut faire de son emploi une fonction respectée. Pour gages, il a quarante dollars par mois ; pour devoirs, veiller à ce que la grande bouilloire, emplie de soupe à la purée de pois, soit toujours chaude et la hotte à pain toujours pleine ; laisser aller les plaisanteries et les farces jusqu'à un certain point, et, s'il est dépassé, fouetter vigoureusement deux ou trois des humoristes les plus excités.

Jean remplissait ces devoirs à la satisfaction de tous. Naturellement, bon nombre des plaisanteries avaient pour objet ses hautes espérances. Avec deux des plus mauvais plaisants, il avait appliqué la forme de répartition la plus concluante, et les avait proprement rossés. Quand au *badinage* ordinaire, il ne s'en occupait pas et cela même lui plaisait assez.

Mais vers le début de janvier, une tête nouvelle fit son apparition au camp : un gros homme brun, des Trois-Rivières, Pierre Lamotte, dit Théophile. Avec lui tout changea. Il y avait quelque chose de plus sérieux et de plus amer dans ses plaisanteries sur le *Marquis* : ce n'était pas des mots drôles, c'était de la moquerie, c'était presque de la colère. Et



toutes ses actions semblaient tendre à ridiculiser Jean de toutes manières.

Finalement, l'affaire arriva au point culminant. Un certain dimanche matin, les hommes trouvèrent dans la soupe quelques chose de bizarre, comme si on y avait jeté du tabac. C'était détestable, impossible à manger, et les hommes étaient furieux. Jean ne pensait pas que Pierre pût lui avoir joué ce tour, mais Pierre observa en ricanant que le camp serait plus confortable, si le cuisinier connaissait un peu mieux son métier et un peu moins les châteaux. A quoi Jean répondit que ce qui ferait le plus de bien au camp serait de se débarrasser d'un garnement qui invente comme jolie farced'empoisonner la soupe. Pierre prit cela comme une allusion personnelle, et pria Jean d'aller avec lui vider la querelle dehors.

—Un marquis ! dit Pierre. Ce balourd qui se fait passer pour un marquis ! Allons donc ! Un rude blagueur, voilà tout ce que c'est. Bien sûr qu'il y a un titre dans la famille Lamotte, et un état en France. Mais c'est à moi. J'ai vu les papiers. J'ai payé l'argent à l'avocat. Je l'attends bientôt pour conclure l'affaire. Ce Lamotte ne sait rien de ces choses. C'est un usurpateur. Je vais me battre avec lui et régler l'affaire."

Jean aurait reçu un seau d'eau glacée qu'il n'aurait pas été saisi plus subitement. Il était ahuri. Un autre marquis ! C'était une complication qu'il n'avait jamais prévue. Cette nouvelle le submergeait comme une avalanche. Il lui fallait du temps pour se tirer de cette difficulté.

—Mais, halte là ! cria-t-il à Pierre. Vous allez trop vite. C'est plus important qu'un pot de soupe. Il faut que je vous entende. Causons d'abord, Pierre, et ensuite...

Le camp était dans la joie. Quelle jolie comédie : deux fous au lieu d'un. Ses hommes dressaient l'oreille et réclamaient la discussion ouverte, le débat public.

Mais cela n'entraînait point dans l'idée de Jean. Il n'avait pas fait mystère de ses espérances, mais il ne se souciait pas de confier tous les détails de son histoire de famille à une bande de camarades qui très probablement ne comprendraient pas, et sûrement riraient de lui.

—Cette affaire ne regarde que Pierre et moi, dit-il ; nous en causerons entre nous.

Cet après-midi là, dans la forêt que la neige faisait silencieuse et comme recueillie, où les grands troncs d'arbre s'élevaient comme des piliers de granit sombre d'un sol de marbre, où les branches des sapins et des épinettes tressaient une voûte verte obscure au-dessus de leurs têtes, ces deux rejetons perdus d'une noble souche essayèrent de démêler l'his-

toire de leur race. Ce qu'ils en savaient était peu de chose. Ils pouvaient remonter jusqu'à leur grand-père, mais au-delà, la trace leur était invisible... Où elle bifurquait, ni Jean ni Pierre ne pouvait le dire. Et c'étaient, entre les deux hommes, des affirmations et des contradictions, des reniements et des disputes, des éclairs de colère et des nuages de soupçons.

Mais malgré tout, à travers cette volumineuse conversation, tout rapprochait les deux hommes l'un de l'autre. Pierre admirait la vigueur morale de Jean, son air crâne qui semblait le destiner tout naturellement à commander aux autres, enfin sa *bonhomie*. Il se disait : "C'est une honte pour cet avocat d'avoir trompé ce beau gaillard en lui racontant qu'il est l'héritier de la famille." Jean, de son côté, était impressionné par la simplicité de Pierre, par la fermeté de sa conviction. Il pensait : "Quelle chose vile pour un avocat d'avoir mystifié un innocent comme celui-là en lui faisant croire qu'il est marquis !" Ce qui jamais ne vint à l'esprit de l'un ni de l'autre, c'est l'idée qu'ils pouvaient avoir été dupés tous les deux. Ils étaient incapables de l'imaginer, et ils se seraient crus aussi fous en l'admettant que s'ils avaient rejeté une chose de grande valeur qu'ils venaient de découvrir. Le nom de famille, les papiers, les arbres généalogiques établis d'une manière si convaincante, tout cela avait produit sur leur imagination une impression plus forte qu'aucun argument logique. Mais lequel était le marquis ? Telle était la question.

—Voyons, fit Jean à la fin. A quoi cela sert-il de nous battre ? Nous sommes cousins ! Vous croyez que je me trompe, moi je crois que c'est vous. L'un de nous doit avoir raison. Mais que pouvons-nous savoir ? Il y aura sûrement quelque chose pour nous deux. Nous avons dans les veines autre chose que du jus de groseilles. Travaillons ensemble et aidons-nous. Vous viendrez avec moi à la maison quand le travail sera fini ici. L'avocat doit revenir à Saint-Gédéon au printemps. Il saura, lui. Nous le verrons ensemble. S'il vous a trompé, vous lui ferez ce qu'il vous plaira. Et quand, — pardon, je veux dire si j'ai le titre, je ferai pour vous tout ce qui me sera possible. Vous ferez de même avec moi. Eh bien, le marché vous va-t-il ?

Le pacte fut conclu sur cette base. Les hommes du camp furent très étonnés, pour ne pas dire déçus, de renoncer au spectacle de la bataille. Durant l'hiver, ils firent de nombreux efforts pour amener un conflit entre Pierre et Jean, mais tous échouèrent. Les deux rivaux avaient fait la paix. Ils connaissaient les liens du sang et ils ignoraient le

(A suivre sur la page 29)



# L'Ami du Foyer

JOURNAL DES FAMILLES CHRÉTIENNES

Paraissant le 10 de chaque mois.

Prix d'Abonnement - - - 50 cents par An

## L'Ange du Foyer

JOURNAL DES ENFANTS.

Paraissant le 25 de chaque mois.

Prix d'Abonnement, 25 cents par An.

Pour les personnes qui s'abonnent en même temps à *L'Ange du Foyer* et à *L'Ami du Foyer*, le prix sera de 60 cts pour les deux. L'abonnement peut commencer à toute époque de l'année.

Pour payer le prix d'abonnement, envoyer un mandat-express, ou encore, un mandat-poste ou un bon de poste.

Toute correspondance concernant *L'Ange du Foyer* doit être adressée, et tout mandat doit être fait payable à

### L'AMI DU FOYER.

Saint-Boniface, Manitoba, Canada

#### AVANTAGES SPIRITUELS

Offerts aux bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et aux abonnés de l'AMI et de L'ANGE DU FOYER.

#### Ils participent :

1o. Aux prières qui sont faites, tous les jours, dans chaque communauté des Missionnaires Oblats, pour leurs bienfaiteurs vivants et décédés :

2o. Aux messes de deux messes dites *chaque semaine*, à leur intention. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

#### De plus :

Chaque mois, une messe de *requiem* sera dite pour les bienfaiteurs de l'Œuvre des Vocations et pour nos abonnés, décédés dans le cours du mois ; et ils seront recommandés aux prières, quand nous serons informés de leur décès.

Un service *commémoratif* sera célébré chaque année, dans la première semaine de novembre, pour nos abonnés défunts et parents de nos abonnés.

#### PRIMES

#### Nous offrons en Prime :

—A toute personne qui nous envoie un abonnement (50 cents) : une image de la **SAINTE-FAMILLE**, ou une image de la **FAMILLE CHRÉTIENNE EN PRIÈRE**.

—A toute personne qui nous envoie deux abonnements (une piastre) un beau petit volume, orné d'images à choisir parmi les suivants :

Les enfants de la Bible.

Garcia Moreno.

Don Bosco.

Histoire de la Grotte de Lourdes.

Les jeunes Saintes.

Vie de N.-S. J.-C.

Saint Antoine de Padoue.

Vie et miracles de S. Benoît.

Sainte Elizabeth de Hongrie.

S. François d'Assise

Les visites des Anges.

S. François de Sales.

S. François Xavier.

S. Louis roi de France.

S. Louis de Gonzague.

Histoire populaire de S. Martin.

S. Dominique.

Sainte Thérèse.

S. Vincent de Paul.

Vie de la T. Ste Vierge.

Les saints de l'Atelier.

—Ou bien un des ouvrages du R. P. Lacasse, O.M.I.—Le Prêtre vengé.—Dans le camp ennemi.—Autour du Drapeau.

Pour trois abonnements (\$1.50), nous offrons un des trois livres du R. P. Lacasse, relié

—Les images sont gravées, roulées, sous étui, pour éviter tout froissement.

#### CONVERTI PAR LA VUE D'UN CRUCIFIX

Il y avait une mission dans la paroisse de N... et parmi les rebelles à la grâce de Dieu, se distinguait un forgeron, voisin de l'église. Il avait pris à tâche de redoubler le tapage de son bruyant atelier à l'heure même du sermon, en sorte que, au moment où le missionnaire montait en chaire, ce que l'on entendait d'abord, c'était le forgeron faisant retentir son enclume de coups formidables.

La mission allait finir. Un des missionnaires avait un grand crucifix ; un jour le Christ se détache du bois qui le retient : un clou était tombé.

Une pensée subite vint à l'esprit apostolique du missionnaire : il l'accueille comme une planche de salut et entre bravement chez le forgeron.

—Monsieur, je viens vous demander un service. On m'a dit que vous êtes fort habile : voyez donc s'il y a moyen de réparer l'accident arrivé à ce crucifix auquel je tiens beaucoup.

Le front de l'ouvrier s'était légèrement plissé en voyant entrer le prêtre. Il prend néanmoins le crucifix, l'examine et déclare la réparation possible.

—Je vous laisse donc mon crucifix, dit le missionnaire.

Et il s'en va.

Ce jour-là le marteau ne tourmenta plus l'enclume au moment du sermon.

Le lendemain, on crut voir le forgeron se glisser dans l'église à la tombée de la nuit.

Une heure après, le missionnaire, descendu de la chaire, trouvait à la sacristie un homme qui l'abordait, la parole émue :

—Monsieur le Curé, voici votre crucifix ; confessez-moi.

—Combien j'en suis heureux, mon ami !

—Ah ! mon Père, vous l'avez fait à dessein, pour sûr, mais vous avez bien réussi. Quand j'ai vu ce grand crucifix dans mes mains, je me suis pris à trembler... Il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des reproches ; Enfin, je me suis senti tout retourné... Mon Père, je suis misérable, mais puisque le bon Dieu a voulu mourir pour nous, n'est-ce pas qu'il aura pitié de moi ?

On devine le reste.

#### Humour anglais :

La fille —Mais, papa, pourquoi donc n'aimez-vous pas ce pauvre James ? Ne ferait-il pas un bon mari ?

Le père.—C'est un imbécile ! Et puis, il n'en veut qu'à votre argent.

La fille.—Oh ! non, papa. Je suis sûre qu'il m'épouserait même sans dot.

Le père.—Alors, c'est qu'il est encore plus bête que je ne pensais !



## L'ANGELUS

(Pour "L'AMI DU FOYER")

DES faits instructifs se rapportant à l'origine de l'Angelus ont été récemment publiés, à Rome, par Mgr Esser, secrétaire de la Congrégation de l'Index.

Le première preuve claire et documentée de l'existence de cette coutume nous vient de la Hongrie, diocèse de Grau: elle est datée de l'an 1307.

En 1317, la pieuse pratique était commune dans la ville de Montpellier, France. L'année suivante le Pape Jean XXII accorda une indulgence à tous ceux qui prendraient part aux exercices de dévotion qui s'observaient dans l'église des Saint's, à Rome.

Au bout de quelques années elle était générale en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. En 1327, le même Pape Jean XXII ordonna qu'une cloche sonnât l'Angelus dans l'une des églises de chaque district de la ville Eternelle, tous les soirs, à la tombée de la nuit, et il accorda une indulgence de 10 jours aux fidèles de Rome qui réciteraient, à ce moment, la Salutation Angélique.

A l'Angelus du soir on ajouta dans le siècle suivant, celui du matin. En 1380, la coutume existait dans la ville de Prague, en Bohême, de sonner une cloche, à midi, pour inviter le peuple à prier en l'honneur des cinq plaies du Sauveur, mais la première mention de l'Angelus de midi, parvenue à notre connaissance, nous est fournie par Imbert, en Italie, et remonte à l'an 1506.

L'Angelus a pour objet de rappeler à trois fois le jour, le mystère du Fils de Dieu, l'homme: prodige qui fait et fera éternelle gloire et leur bonheur et dont le souvenir en quelque sorte être toujours présente.

Les bonnes et catholiques populations sont restées fidèles à cette pieuse



L'ANGELUS DE Millet

que que nos pères apportèrent de France: l'un des peintres les plus illustres de ce dernier pays, Jean François Millet s'en est heureusement inspiré dans son fameux tableau. "L'Angelus", que nous reproduisons ici.

Les souverains Pontifes désireux d'encourager cette touchante pratique y ont attaché de précieuses indulgences qu'il ne sera

pas hors de propos de rappeler.

Benoît XIII dans un bref daté du 17 septembre 1724, l'a enrichie des indulgences qui suivent:

1o Une indulgence de 100 jours chaque fois que l'on récite l'Angelus avec un cœur contrit, à genoux, au son de la cloche; par conséquent 300 jours pour quiconque le récite trois fois dans la journée, le matin, le midi et le soir.

2o Une indulgence plénière pour quiconque l'aura récitée quel jour ou le matin ou le soir, pendant toujours la prière pour l'âme.

Un pieux moment.



## LES POPULATIONS CATHOLIQUES DE L'OUEST

LES Pères Oblats, du diocèse de St. Boniface, ont fait leur retraite annuelle, au mois d'août, dans notre maison du Juniorat de la Sainte-Famille.

Ils étaient 42 prêtres, employés au ministère des missions.

Pour faire voir à nos lecteurs de *L'Ami* la diversité des peuples catholiques qui composent l'Église de l'Ouest, nous avons demandé à quelques Pères missionnaires de nous traduire, dans la langue de leurs fidèles, les premiers mots de la Salutation angélique, et nous avons ainsi constaté que ces missionnaires prêchent la parole de Dieu et font bénir notre Mère Immaculée en 13 langues différentes

*Français*—Je vous salue, Marie,—R. P. Portelance.

*Anglais*—Hail, Mary,—R. P. O'Dwyer.

*Italien*—Dio te saluta, Maria,—R. P. Hartmann.

*Allemand*—Gegruesset sersit du Maria,—R. P. Suffa.

*Polonais*—Zdrowas, Maria,—R. P. Kowalski

*Hongrois*—Udvözlegy, Maria,—R. P. Page

*Petit russe*—(Ruthène) Boharodico divo.—R. P. Grœtschel.

*Hollandais*—Wæs gegrœt, Maria,—R. P. Van Gistern.

*Bohémien*—Zdravas, Maria,—R. P. Grœtschel.

*Cris*—Kit atamiskatin, Marie,—R. P. Magnan

*Sauteux*—Kit anamikon, Marie,—R. P. Camper

*Breton*—Me ho salud, Mari,—R. P. Péran.

*Montagnais du Grand Lac des Esclaves*—Netté yé ni thithet, Marie,—R. P. Gascon.

Et ce n'est pas tout : il y a d'autres tribus sauvages et des peuples européens représentés dans

son Supérieur, heureux de donner aux plus abandonnés des hommes les prémices de son zèle et de son saint ministère.

L. J. C.

et

M. I.

Au Rev. Père L. Gladu

Directeur de *L'Ami du Foyer*.

Mon révérend et bien cher Père.

Merci de vouloir bien me prêter la voix sympathique et déjà bien forte de *L'Ami du Foyer* pour faire parvenir aux âmes généreuses un appel en faveur de ma pauvre mission.

Certes, je le sais, nombreux sont les missionnaires qui sollicitent la charité catholique, mais bien peu ce me semble ont des âmes dans un plus pressant besoin que celles de la mission Ste-Anne de Norway House.

Cette mission dédiée à la bonne Ste-Anne fut fondée par le Rév. Père E. Bonnald qui au mois de décembre 1906 se mettait courageusement en route, malgré son grand âge et ses infirmités, pour porter la lumière de la vraie foi au milieu de cette grande réserve de Norway House égarée dans l'hérésie méthodiste ou anglicane. Le Rev. Père J. Thomas l'accompagnait pour s'instruire des premiers éléments de la langue Crise, et pour lui adoucir autant que possible les premières difficultés. Leur premier logement fut une pauvre cabane indienne ouverte à tous les vents, où il était presque impossible de maintenir un peu de chaleur avec le misérable petit poêle que les indiens lui avaient prêté. Que de nuits d'insomnie notre vétéran missionnaire passa dans ce misérable réduit. Instruits de sa situation nous pensâmes que c'était à de plus jeunes à prendre sa place, et à la fin de janvier nous nous mettions en route, le F. Dugas et moi, par un froid de plus de 50°F. Peu habitué aux précautions nécessaires dans ces durs climats, mon compagnon se gela profondément la figure et les mains.

Je voulus louer une autre maison un peu plus chaude que celle qui avait abrité le Rev. Père Bonnald, mais les ministres, pensant nous décourager défendirent au propriétaire de nous la louer sous peine de perdre son emploi. Mais qu'importe! il ne le missionnaire souffre pour les âmes; encore si elles entendent son appel. Le message entendu au moins par quelques uns; nous sommes heureux d'en baptiser plusieurs, l'hiver quinze jours de noms sont déjà dans nos registres nous comptons une quinzaine de catholiques nous instruisons actuellement.

Un tel succès si l'on songe à l'opposition que nous avons eue. Ceux qui autrefois étaient toujours ridiculisés et

## LA MISSION DU

## I.

ts d'une

+ de

et

parfo  
lomm  
quels  
à reta  
mais  
milie  
ront.  
catho  
thodi  
vons  
cloch  
les à  
gner  
la m  
Po  
li pa  
nerer  
déd  
veuv  
mais  
œur  
chiss  
De

A  
par



parfois molestés. Ajoutez à cela mensonges et calomnies, le récit des plus honteux scandales sur lesquels l'Eglise de Dieu a eu à pleurer. Tout cela en à retardé plusieurs dans leur marche vers la vérité, mais peu à peu je l'espère la vérité se fera jour au milieu de toutes ces ténèbres, et les préjugés tomberont. Mais quelle sera la situation de nos pauvres catholiques ; les protestants, soit anglicans soit méthodistes, ont tous écoles et église ; nous, nous n'avons encore ni l'une ni l'autre. Et puis qu'une cloche nous serait nécessaire pour appeler nos fidèles à la prière, un petit harmonium pour accompagner leurs cantiques, enfin quelques ornements pour la messe. Comptons sur la Providence.

Pour toi, cher *Ami du Foyer*, qui est si bien accueilli partout, va courageusement parler aux cœurs généreux en faveur des âmes dont je suis chargé ; ne dédaigne pas l'obole du pauvre ni le denier de la veuve, car ces petits dons opèrent des merveilles ; mais frappe aussi à la porte des riches, amollis le cœur des avaris : car en prêtant à Dieu ils s'enrichissent pour le ciel..... J. B. BEYS, P.O.M.I.

De la Mission Ste-Anne, le 9 août 1906



LA RENTRÉE DU  
A ces trois affectueux, lab  
parlons pas de grèves.

#### LE SOUVENEZ-VOUS GAGE DE PROTECTION

NOUS sommes à Nice, dans la chambre d'une jeune orpheline qui a fait partie de la troupe théâtrale. Pourquoi est-elle actrice ? Parce que, malgré ses répugnances, son tuteur a voulu qu'elle fût élève du Conservatoire de la ville de X... Contrainte, elle avait dû obéir : mais, avant de quitter son pays natal, elle avait promis à la sainte Vierge, à genoux au pied de son autel, qu'elle ne passerait pas un jour sans réciter le *Souvenez-vous*.

Elle était donc actrice ; un jour elle ne jouait pas, elle voulut se délasser en assistant elle-même au spectacle. Au moment de sortir, le facteur lui remit une lettre.

La lettre avait de longues pages : elle lui venait d'une amie intime, son ancienne compagne de la congrégation. Souvenir d'une vieille amitié, nouvelles du pays, détails sur la Congrégation, conseils pieux, rappel de la promesse du *Souvenez-vous*, tout autant de choses qui empoignent le cœur de la jeune actrice, lui font oublier l'heure et la mettent en retard.

Elle sort cependant et se rend au théâtre lentement, livrée à ses pensées. Elle s'appretait à pénétrer dans la salle lorsque le cri sinistre : *Au feu !* se fait entendre. Arrachée brusquement à sa rêverie, elle s'enfuit affolée ; et, tandis qu'elle s'éloigne, elle entend les clameurs de l'assistance qui s'est précipitée comme un torrent vers toutes les issues.

Elle arrive chez elle plus morte que vive. Et la première chose qu'elle aperçoit, c'est la lettre qu'il l'a absorbée et empêchée d'aller occuper la loge où elle s'était promis de prendre.

Un éclair traverse alors son cœur  
elle se reconnaît redevenue  
la conservation d  
elle récita en

Le lend  
et à t





### JESUS, NOTRE DIEU, OUVRIER

O DOULEUR des douleurs ! s'écrie M. Kurth. Par quel malentendu tragique faut-il que le Dieu ouvrier, le Dieu qui a voulu naître et vivre pauvre, sans une pierre pour y reposer sa tête, que le Dieu qui a dit : "Malheur aux riches !", qui a fondé son Eglise avec les plus pauvres et les plus chétifs de tous les ouvriers, que ce Dieu doux et humble de cœur, dont le seul nom devrait être béni à genoux par tout ce qui souffre et qui pleure, que ce Dieu ne soit plus, pour l'ouvrier de la Belgique, que le Dieu des riches, le Dieu des châtelains et des millionnaires, le complice des exploités ! Voilà le spectacle qui trouble ma conscience jusque dans ses dernières profondeurs et s'il est quelqu'un qu'il ne remplisse pas de douleur et de pitié, je lui dirai avec le poète : "Si vous ne pleurez pas, qu'est-ce donc qui fait couler les larmes ?"

### DIENS PROTEGES PAR MILLE

de l'Inearna-

nant et on trouva la balle enfoncée dans la tête et l'homme sans péril, ce qui a été reconnu comme miraculeux.

### PAS DE CONVERSION SANS L'EUCCHARISTIE

PENDANT que Mgr Taché était en France lors de son sacre, Mgr de Mazenod lui posa un jour cette question : "Avez-vous bien des communiants parmi vos chétiens ?"

"Monseigneur, répondit le jeune évêque, nous n'en avons encore osé admettre que quelques vieillards." "Et que me dites-vous ? reprit avec étonnement le fondateur des Oblats. Vous n'avez osé admettre que quelques vieillards et vous supposez que ce peuple ne se convertira pas ? N'y comptez pas sans l'Eucharistie."

Le mot dit de si haut, fut pour l'évêque comme un oracle du ciel ; il promit de convertir les néophytes à la participation du sang du Sauveur.

BENOIT, *Vie de Mgr Taché.*

Un

her  
moc  
ren  
rian  
seul  
mat  
B  
vint  
qua  
turs  
pou  
mer

L  
bou  
neu  
pou  
nob  
Jean  
et d  
plei  
quo

M  
men  
chai  
mes  
que  
fent  
prét  
train  
sant  
tena  
long

Et

ils e

La

mes

autr

vait

hall

sir C

à co

loire

ils h

pés

et le

avec

pour

les l

tres,

enfo



Un Canadien du Lac St Jean Marquis pendant un an

(Suite de la page 23)

heurt des intérêts. Ensemble ils faisaient face aux moqueries et se tenaient à l'écart des autres, Pierre renfrogné et belliqueux, Jean dédaigneux et souriant. En fait, le camp était jaloux d'eux. Eux seuls ne manquaient jamais de se raser le dimanche matin : et c'était une preuve manifeste de fatuité.

Bientôt, l'exaspération des autres contre eux devint un besoin général de vengeance. En mars, quand l'abattage du bois fut terminé, et que les futurs soliveaux eurent tous été entraînés sur la rive pour y attendre que la glace se rompît et que commençât la *débâcle*, le moment vint de lever le camp.

La dernière nuit, sous l'inspiration de diverses bouteilles dérobées en fraude à la provision en l'honneur du départ, ils tinrent conseil dans les écuries pour combiner un complot. Il fallait humilier "la noblesse" avec un déploiement inusité de fantaisie. Jean devait être couronné marquis avec une bride et des œillères; Pierre serait sacré comte avec une pleine cuiller à pot d'huile pour les harnais, après quoi la comédie serait *impromptu*.

Mais la partie impromptu du programme commença plus tôt qu'ils ne pensaient. L'écurie touchait la grande "cabane" où dormaient les hommes, et où se trouvaient alors Jean et Pierre. Quelques mots du complot ayant passé à travers les fentes du mur qui les séparait, les deux amis étaient prêts à l'attaque. Quand les hommes entrèrent, traînant le pas, riant du bout des lèvres et se poussant le coude, ils aperçurent Jean et Pierre qui se tenaient debout près du poêle, à l'extrémité de la longue table du milieu.

—Sus à la canaille! cria Jean.

—Dehors la meute! répondit Pierre.

Et brandissant des poêles à frir à long manche, ils chargèrent de chaque côté de la table.

La bande ondula, tourna sur elle-même; les hommes s'enfuirent pêle-mêle, culbutant les uns sur les autres dans leur hâte de s'échapper. La lampe avait volé en éclats, les bancs étaient renversés. Du hall enfumé s'élevait un varcame furieux, comme sir Galahad et sir Percival étaient revenus se tuer à coups de g'aive le chemin du château de la Loire. La panique s'était emparée des hommes, ils hurlaient dans leur effarement. Les coups de poêle retentissaient vigoureusement dans le hall, et les deux chevaliers frappaient d'acier avec un plaisir intense. La porte s'ouvrit pour la bande. Quelques hommes se précipitèrent sur les lits, d'autres se cachèrent sous les couvertures, enfin, espérant échapper, ils se précipitèrent enfoncèrent rapidement, mais ils

terribles poursuivants une cible large et sans défense. Ces coups-là furent la clôture du combat.

—Un pour le marquis, cria Jean, et il abattit sur l'homme son arme qui résonna violemment.

—Deux pour le comte, fit Pierre, en faisant claquer son coup de poêle comme le coup de queue du castor quand il plonge.

Alors, tranquillement, ils sortirent dans la nuit de neige. Ils s'assirent sur le seuil de la porte de l'écurie, et se mirent à rire si fort tous deux qu'ils avaient les joues inondées de larmes.

—Ma parole, dit Jean, cela ressemblait à l'ancien temps! Et il ajouta, en montrant ses bras: C'est avec du bon bois qu'ils sont fait, ces avirons-là, eh! cousin?

(A suivre.)

#### Fleurs d'automne

En aucun mois de l'année, les campagnes sont aussi brillamment diaprées qu'en septembre: les moissons jaunissent dans les champs, les astères bordent les chemins d'une haie de fleurs bleues, violettes ou blanches: la verge d'or jette son manteau royal sur les coteaux; l'eupatoire teint de rose les bas-fonds et l'hélianthe, sur sa longue tige, monte la garde le long des ruisseaux.

En avant donc, jeunes herboriseurs, à travers les champs et sur les coteaux: une riche moisson vous attend.

#### The Central Catholic

C'est le titre que prend la Winnipeg.

Les catholiques de la

bonheur les proc

de sa belle ap

leurs pub

Le

Dr

t

EU, OUVRIER

s douleurs! s'é-  
th. Par quel  
gique faut-il  
le Dieu qui a  
re pauvre, sans  
reposer sa tête,  
dit: "Malheur  
fondé son Egli-  
vres et les plus  
ouvriers, que ce  
mble de cœur,  
devrait être  
r tout ce qui  
re, que ce Dieu  
l'ouvrier de la  
Dieu des riches,  
ains et des mil-  
lice des exploi-  
ectacle qui trou-  
jusque dans ses  
eurs et s'il est  
e remplisse pas  
sité, je lui dirai  
vous ne pleurez  
qui fait couler

\*\*\*\*\*

dans la tête et  
reconnu comme

EUCCHARISTIE

en France lors  
nod lui posa un  
en des commu-

ne évêque, nous  
quelques vieillards."  
ec étonnement le  
ous n'avez osé ad-  
t vous supposez  
N'y comptez pas

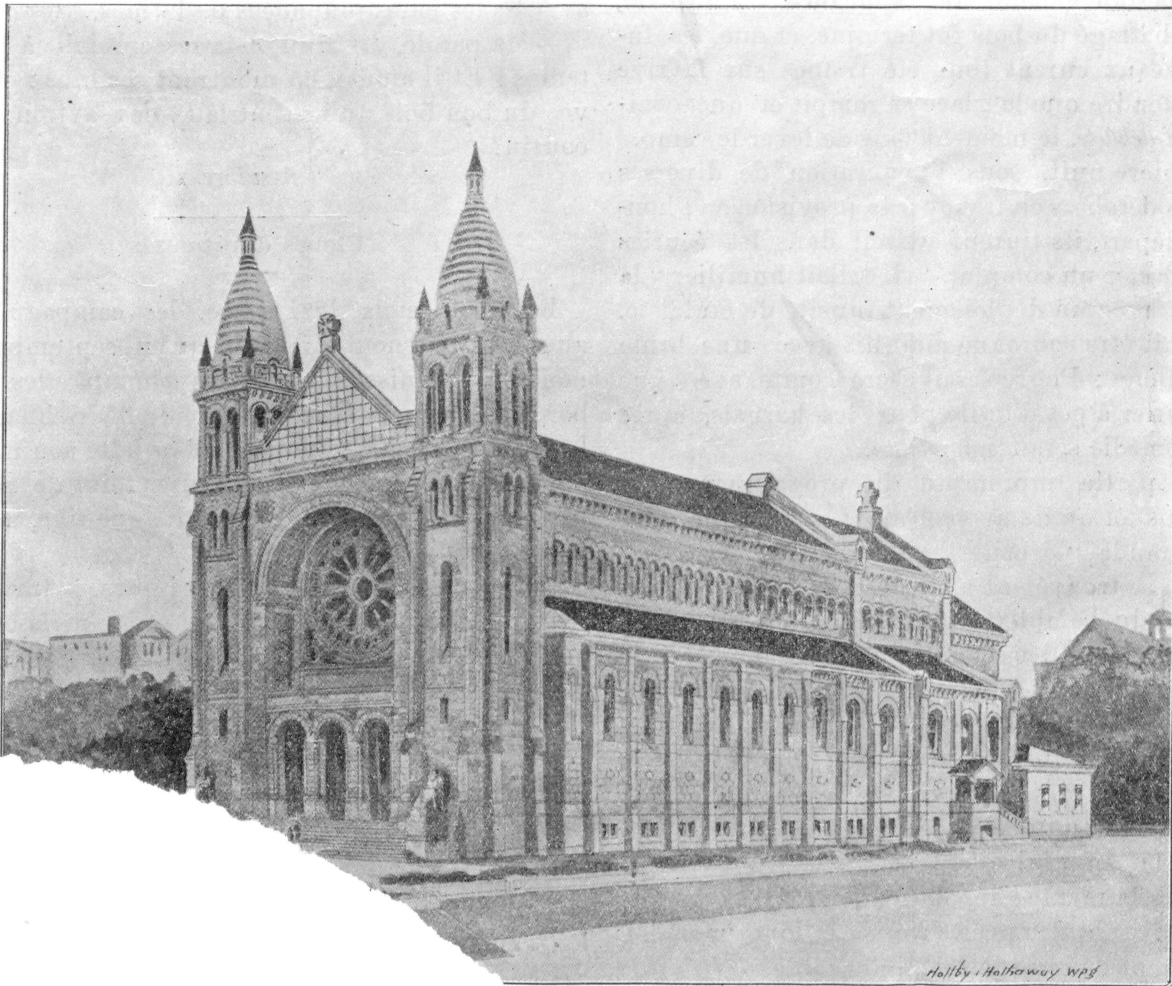
at pour l'Evêque  
ciel; il promit de  
ytes à la partici-  
uveur.

e de Mgr Taché.



# LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

En Voie de Construction



bât par Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface,  
 de Mgr Legal, évêque de  
 de la Saskatchewan, d'un grand  
 en chef et Administrateur de  
 onstration, c'était la diversité  
 anglais, Polonais, Allemands,  
 g, étaient représentés par  
 isses respectives.

*Manteno*—J'ai  
 Momy, votre abon  
 lire *L'Ami du Fo*  
 gieuse .

*Montréal*—C'es  
 pris *L'Ami du F*  
 nal arrive et on l  
 tout ce ir de nou  
*L'Ami, L'Ange d*

*N.—D. du Lac*  
 téressant et bien  
 trop restreint pou  
 pour vous trouver  
 tions, mais je vai  
 sant on l'aime.

S. H. le juge F  
 qui suit :

Mon Révd Père,  
 Ci-inclus un b  
 à *L'Ange du Foy*  
 Vous faites un  
 ligieux. La fan  
 fournit une nour  
 aspirations pour t  
 d'affection. Que

Nous commenç  
 vouement à notre  
 cours actif et inte  
 liste des abonnés  
 ciements, et au S  
 Juniorat Nous e  
 reconnaissance.

Mme R. Doray,  
 Mme Joseph Laca  
 M. Chs Aug. Cha  
 M. John Béliveau  
 Mlle Eva Tessier-  
 Mlle Murie Desch  
 Mlle Hermina Go  
 M. Henri Pothier  
 M. Isaïe Goyette,  
 Mlle Isola Allaire.  
 M. Aimé Paquette  
 M. Thos Langevin





*Manteno*—J'aurais dû vous avertir plutôt du décès de Mlle Eva Mony, votre abonnée. Pendant sa maladie, elle aimait à se faire lire *L'Ami du Foyer*. Vous adresserez son journal à sa sœur religieuse.

Mme E. T.

*Montréal*—C'est pour mon fils Gérard, âgé de 10 ans, que j'ai pris *L'Ami du Foyer*. C'est toujours une joie quand le petit journal arrive et on le lit avec empressement... Je vous remercie de tout cœur de nous procurer un nouveau plaisir en publiant, avec *L'Ami*, *L'Ange du Foyer*...

Mme A. M.

*N.-D. du Lac*—J'aime beaucoup votre journal : il est très intéressant et bien édifiant. Le nombre de ses lecteurs est encore trop restreint pour le bien qu'il fait. Je vous promets mon aide pour vous trouver de nouveaux abonnés. J'ai beaucoup d'occupations, mais je vais tâcher de le faire connaître, et en le connaissant on l'aime.

Mme A. E. B.

S. H. le juge Prud'homme nous adresse la bienveillante lettre qui suit :

Saint-Boniface, 10 août 1906

Mon Révd Père,

Ci-inclus un bon-poste de 60cts pour abonnement à *L'Ami* et à *L'Ange du Foyer*.

Vous faites une œuvre admirable au point de vue national et religieux. La famille c'est l'âme de la patrie. Votre journal lui fournit une nourriture saine et attrayante, et porte vers les nobles aspirations pour tout ce qui est bon et beau, vrai, honnête et digne d'affection. Que Dieu vous soit en aide.

Votre tout dévoué,  
L. A. Prud'homme.

### NOS ZÉLATEURS

Nous commençons à publier la liste de nos zélés, dont le dévouement à notre œuvre est bien admirable. Grâce à leur concours actif et intelligent, les abonnements anciens sont payés et la liste des abonnés s'allonge sensiblement. Nous devons des remerciements, et au Saint Autel un souvenir, à ces bienfaiteurs de notre Juniorat. Nous espérons bien de ne pas manquer à ce devoir de reconnaissance.

Mme R. Doray,  
Mme Joseph Lacasse,  
M. Chs Aug. Chagnon,  
M. John Béliveau,  
Mlle Eva Tessier-Laplante,  
Mlle Marie Deschênes,  
Mlle Hermina Godbout,  
M. Henri Pothier,  
M. Isaïe Goyette,  
Mlle Isola Allaire,  
M. Aimé Paquette,  
M. Thos Langevin,

Mlle Laetitia Préfontaine,  
Mlle Adèle Roy,  
Mlle Léontine Beaulieu,  
Mlle Elmire Bouché,  
M. André Arselin,  
Mlle Marie-Louise,  
Mlle Philomène,  
Mlle Yolande,  
Rév. F. J.,  
Mme Oné,  
M. Aristide,  
Mme N.

Mme George Larouche,  
Mme Jean Rhéaume,  
Mlle Marie-Anne Legendre,  
Mlle Irène Langevin,  
Mme Vve R. Hébert,  
Mlle Cordélia Jacques,

Rev. L. P. Gravel,  
Mlle Marie-Louise Demers,  
Mlle Albina Chaput,  
Mme P. Péloquin,  
M. Henri Sanche,  
Mlle Garcia Laurendeau,

### OFFRANDES POUR L'ŒUVRE DES VOCATION

Une bienfaitrice par le R. P. Lacasse, O. M. I.	\$200.00	M. J. Avila Leclair	50
Mlle R. B.	3.00	M. Alcide Richard	40
Mgr Langevin, 16vol. pour la bibliothèque du Juniorat.		Mlle Méthaïde Plourde	1.40
Mlle Adélina St Pierre	50	Mme Jean Rhéaume, en action de grâces	50
Feu J. B. Dandaneault	50	M. Heny Ragot	50
Feu Oscar Dandaneault	50	M. Joseph Ragot	50
Mme Vve J. B. Dandaneault	50	Mme Henry Ragot	50
Mlle Elisyana Dandaneault	50	Rev P. S. Gendron	50
Mlle Emma Dandaneault	50	M. Donat Cormier	50
Mlle Berthe Dandaneault	50	Mlle Marie Deschênes	50
Mlle Rose-Alma Dandaneault	50	M. François Bruneteau	50
Mlle Brigitte Dandaneault	50	Mme Madeleine Bruneteau	50
M. Joseph Dandaneault	50	M. Louis Boucher	50
Rev M. J.-L. Perrault	50	Mme Virginie Boucher	50
M. J.-B Poirier	40	M. Louis Boucher	50
R. P. Baudin O. M. I.	50	Mlle Virginie Boucher	50
R. P. Perrault O. M. I.	50	M. Gaudiose Gagnon	50
R. P. Gendreau O. M. I.	5.00	Mgr F.-A Dugas, P. A.	50
R. P. Ruelle	50	M. Ant. Légaré	50
M. P. C. Beauchesne	50	M. Gérard A Melchelosse	50
Mlle Marie Dubeau	50	M. Mastai Bélanger	50
Feu M. Siméon Jacques	50	M. J. Bte Gary, pour faveur obtenue	50
M. Cléophas Vincent	2.00	M. Roul Gary	50
		Mme Alex Lapointe	50

### NECROLOGIE

Sœur M. Aristide  
Sœur M. Julie  
Sœur M. M.  
Victoria  
M.  
M.





PRIÈRE  
ET  
ACTIONS DE GRÂCES

— Je recommande aux prières du Juniorat, à la protection de la Sainte Famille, mes deux petits garçons pour leur obtenir la grâce de faire une bonne première communion ; aussi, notre grand garçon malade depuis longtemps, que Dieu lui accorde la santé et qu'il soit bon chrétien. Je vous envoie une piastre, honoraires de deux messes, l'une en l'honneur de Saint Joseph ; l'autre, en l'honneur de la Sainte Famille de Nazareth, pour que sa bénédiction repose sur notre maison.  
Mme R. A. B.

*Ste-Rose du Lac*—Je recommande aux prières du Juniorat et à celles des abonnés, une faveur spéciale que j'implore du ciel par la protection de la Sainte Vierge et de saint Antoine de Padoue. Si je suis exaucée, je le publierai dans *L'Ami*, je donnerai \$1 pour l'Œuvre des Vocations  
Abonnée.

*N*—Je recommande à vos prières et à la protection de saint Antoine un jeune homme qui songe à se marier. Il lui faut acquérir la sobriété pour qu'il fasse le bonheur de sa future épouse et de sa vieille mère. J'ai de bonnes raisons de me confier à saint Antoine : bien des fois j'ai obtenu des grâces par son intercession.  
Marie F. D.

—Grâce de conversion pour deux personnes, qui me sont chères, et qui ont perdu la foi. Je promets une offrande pour l'âme du purgatoire la plus délaissée.

*St-Charles de Bellechasse*—Je prends un abonnement à *L'Ami du Foyer* pour obtenir, par l'intercession des Saints Anges, une... que je sollicite depuis longtemps.  
F. C.

...ouvrage, promet de prendre  
...elle s'il trouvait un em-  
...il remplit sa promesse.

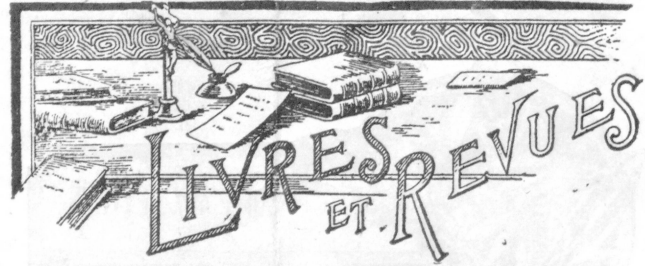
...à la Messe perpé-

...e peut se

...Juniorat,

...B.

...e la



IMPRESSIONS D'UN PASSANT (*Amerique Europe-Afrique*), par l'abbé V.-A. HUARD. Volume in-8° de VIII-366 pages. Ce livre comprend les sections suivantes : I. Journal d'une Excursion aux Petites Antilles.—II. De Chicoutimi à Mistassini.—III. Un tour d'Europe et d'Afrique.—IV. De Québec à Buffalo.—V. A travers l'Amérique du Nord. Prix : \$1.00.—Franco, \$1.12.

En vente à QUÉBEC : à l'Archevêché et à la Librairie J.-P. Garneau (6, rue de la Fabrique.)—A MONTRÉAL : Librairies Beauchemin, Granger, Cadieux & Derome.

Le nouveau livre de l'abbé HUARD, écrit au fil de la plume, nous rappelle les chroniques d'il y a 40 ans, que publiaient nos journaux, alors qu'ils étaient rédigés par des littérateurs, comme Honore Mercier, Ernest Gagnon, Oscar Dunn.

Les *Impressions d'un Passant*, ce ne sont pas des études, mais des aperçus d'un voyageur renseigné, d'un naturaliste, d'un français né malin. L'auteur parle non seulement des choses, mais aussi des personnes qu'il a rencontrées et qui sont toutes fières de retrouver leurs noms, consignés dans ces pages élégantes ; mais gare à la pointe de malice. Ainsi, après avoir mentionné l'activité industrielle pleine de promesse d'un bel avenir de Saint-Boniface, il finit par nous conseiller de circuler dans nos rues, en balcons, pendant la saison pluvieuse.

Voici le sommaire du chapitre consacré à Winnipeg et à Saint-Boniface.—Cathédrale, collège &.—Souvenirs de judis.—Un évêque naturaliste.—Le doyen du clergé du Canada.—La question scolaire.—Le "temps de Québec".—Questions relatives à Winnipeg, Sainte-Marie de Winnipeg (Académie de Crescentwood)—Que de pianos !—Palais législatif.—Le River Park.—La voirie de Winnipeg.—Le microbe de la construction.

LA NOUVELLE-FRANCE—Paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 48 page in-40, ne publie que des travaux originaux. Abonnement, par an, \$1. Rédaction et administration, 2, rue Port-Dauphin, Québec.

*Livraison d'août*—JEAN D'ESTIENNE : L'âme humaine et l'âme animale. R. P. AT : Les Américanistes (fin) L'abbé F. X. BURQUE :—Nos martyrs canadiens sont-ils de véritables martyrs ? (fin) DON PAOLO - AGOSTO : Pages romaines : La nouvelle exploration du duc des Abruzzes.—Autour d'une visite impériale.—En Sardaigne.

H. C. : Bibliographie française. L'abbé D. GOSSELIN : — Bibliographie canadienne.

*Le Naturaliste Canadien* : —Bulletin de recherches, observations et découvertes se rapportant à l'Histoire naturelle du Canada. Abonnement : \$1. Directeur—propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard,

BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUE : Organe de de études historiques. Abonnement : \$2. Editeur—M. Pierre—Georges Roy. Lévis.

...obtenir une grâce particulière :

C. D.

... tous les jours, avec nos Junioristes, la 4e  
... pour les intentions recommandées et la  
... abonnés décédés au cours du mois.

Man., imprimerie du MANITOBA.